

Comment la littérature peut-elle participer à l'effort politique sans se renier comme littérature, sans se subordonner à la cause ? Comment peut-on faire politiquement de la littérature ? À quoi ressemblerait une politique de la littérature ? Nous ne créons pas les éditions Cause perdue parce que nous avons la réponse mais pour faire vivre ces questions. Car à ces questions il n'est de réponse qu'au cas par cas, livre après livre, dans le vif du texte.

cause
perdue
éditions

co-édition

Éditions
Transhumances

Les éditions Transhumances, issues de la revue éponyme, poursuivent depuis les années 80 l'édition de textes historiques ou contemporains. Leur objectif: restituer la complexité de la vie dans les montagnes du nord des Hautes-Alpes, face aux simplifications du discours touristique et du développement qu'il impose. En coopération de longue date avec la MJC du Briançonnais, elles ont confié le récit de son histoire à l'écrivain François Beaune, afin qu'elle résonne au-delà du territoire.

De la banalité du bien

François Beaune

Nombre d'entre nous ont entendu parler de l'engagement de la MJC de Briançon dans l'accueil des migrants à la frontière italienne. Nous savons moins que cet engagement a sans doute signé son arrêt de mort. Nous le savons moins car cet arrêt, le nouveau maire élu en 2020 l'a signé sans opposition. *De la banalité du bien* a d'abord pour vocation de conjurer cette indifférence.

Résumé argumenté

Lorsqu'en 2022, l'association de la MJC, alors en procédure de liquidation judiciaire, commande à François Beaune un livre sur son histoire, l'idée est d'imprimer une expérience collective. L'écrivain, qui depuis quinze ans porte haut la littérature documentaire, se lance alors dans une série d'entretiens des acteurs principaux de cette aventure. L'histoire sera racontée par ceux qui l'ont faite. Et même par la MJC elle-même, à laquelle Beaune confie la narration. Le récit tourne alors à l'enquête sur soi, à l'auto-investigation : que m'est-il arrivé ? Que s'est-il passé ? Quels sont les agents, les opérateurs, les causes de mon déclin soldé par une extinction ? Qui a tué une structure devenue tellement vitale à l'écosystème briançonnais qu'elle semblait immortelle ?

Le chœur de témoins restitué par l'auteur remonte toutes ces années. Il y a d'abord l'enfance dans les années 60. Une enfance gaulliste, sérieuse et responsable. L'adolescence est comme il se doit plus tumultueuse : soixante-huitarde, baba cool, autogestionnaire. La vingtaine et la trentaine sont radieuses. La structure étend sa palette culturelle, rayonne sur le nord du département, acquiert des responsabilités nouvelles en devenant Centre Social, compte 17 salariés, héberge maintes associations. Dans les années 2000 elle atteint sa pleine maturité, qui est aussi son pic.

Faut-il imputer le déclin des années suivantes au seul nouveau maire ? N'y a-t-il pas des raisons plus profondes, et peut-être plus inquiétantes ? N'ai-je pas tout simplement fait mon temps, s'interroge la narratrice et personnage principal ? Est-ce que l'époque autoritaire et marchande peut encore tolérer une structure associative reposant sur le bénévolat, c'est-à-dire littéralement la bonne volonté des un.es et des autres, sur la bonté ordinaire, banale oui. Est-ce que cette époque si prompte à remettre sa vie entre les mains de la technologie peut encore comprendre quelque chose de la belle histoire de l'éducation populaire, dans laquelle s'inscrit pleinement la MJC de Briançon, et de la foi qui irrigue dans la capacité de chacun à penser et agir sa vie ?

En somme, l'histoire de la MJC raconte la France de l'après-guerre jusqu'à aujourd'hui. Elle offre un point de vue imprenable sur notre temps, ainsi qu'un matériau précieux pour qui veut réfléchir aux moyens de survivre dans cette adversité. la co-édition Transhumances / Cause perdue aura pour objectif de réveiller l'ardeur de l'éducation populaire en provoquant l'organisation de débats dans les lieux qui la permettent : MJC, centres sociaux, théâtres, Maisons des Habitants et autres Foyers Ruraux. Alors ce livre sera plus que jamais ce qu'il est : une contribution à l'effort collectif.



Co-édition Cause perdue /
Transhumances
ISBN : 978-2-487871-07-6
Format : 13x19 cm
222 p.
Prix : 17 €
Parution : 15/05/2026

..... Né en 1978 à Clermont-Ferrand, **François Beaune** a grandi à Lyon et vit aujourd'hui à Marseille. Après deux premiers romans remarquables : *Un homme louche* (Verticales, 2009) et *Un ange noir* (Verticales, 2011), il publie *La Lune dans le puits* (Verticales, 2013), recueil d'histoires vraies collectées lors d'un tour de la Méditerranée, sur le modèle des *True Tales of American Life* de Paul Auster. Entrelaçant réel et fiction, il poursuit l'écriture, en livres et documentaires sonores, de ce qu'il nomme son Entresort : une galerie de personnages incarnant le monde actuel. Il publie ainsi *Une vie de Gérard en Occident* (Verticales, 2017), *L'Esprit de famille : 77 positions libanaises* (Elyzad, 2018), *Omar et Greg* (Le Nouvel Attila, 2018, prix du Livre du réel), *Dans ma ZUP* (Le Nouvel Attila, 2019), *Calamity Gwenn* (Albin Michel, 2020) et *La Profondeur de l'eau* sous le pseudonyme Jessica Martin (Albin Michel, 2025). *De la banalité du bien*, récit collectif et histoire vraie d'une MJC de montagne, est une nouvelle pierre à cette exploration des pouvoirs de la littérature documentaire.

Au début on avait peint mes initiales sur un panneau cloué au-dessus de la porte, « MJC du Briançonnais », pour Maison des Jeunes et de la Culture, bien avant qu’on n’ajoute trente ans plus tard le C et le S de « Centre social ». Ils ne devaient pas penser que je durerais autant. Mais ces trois lettres, elles galvanisent : par ce M et ce J et ce C je devenais membre active de la Haute Société des Loisirs, qui venait juste d’apparaître ici à Briançon.

Le M – cette majuscule inventée par un enfant retors, dessinant un beau jour une maison avec son toit à l’envers – annonçait ce que j’allais devenir pour les habitants de ce bout des Hautes-Alpes : un lieu de vie commun, avec mes tuyaux, mes radiateurs, mes salles polyvalentes, mon parfum rassurant de sueur de pays sur feuilles polycopiées. Le J, lui, me donnait la responsabilité des gosses du coin, en les considérant autrement que comme des êtres à dresser, à préparer à l’âge adulte. Et le C exigeait de moi de faire preuve d’imagination pour remplir ce nouveau temps libre qu’avait ouvert l’après-guerre. Finie la société paysanne autarcique d’avant, et l’être humain qui consacre toute son énergie à survivre comme il sait faire. Maintenant il s’agissait que les gens se dotent aussi de goûts, de hobbies, de points de vue sur le monde, voire même de passions inavouables comme la poésie ou la randonnée, activités qu’on réservait avant soit au fou du village soit à l’Anglais de passage.

Samir Abdelli, un éduc de rue qui travaillera pendant dix ans main dans la main avec notre équipe, se souvient de cette belle énergie : « Luc, je l’ai connu alors que j’étais encore tout jeune. Avec son beau-frère Marc et sa femme Marie, ils faisaient de l’aide aux devoirs à mes frères et sœurs.

« Et puis j’ai fréquenté les cours d’arabe de la MJC, à cause de ma mère qui voulait que j’apprenne la langue. Le bâtiment des années 80 était glauque, j’étais pas motivé, mais j’aimais bien aller y faire le con avec les autres gamins. C’était un lieu dynamique, il se passait tout le temps quelque chose. »

Isabelle, notre prof de gym douce historique, nous raconte elle aussi l’engouement qu’on suscitait : « Quand je rencontre Luc la première fois, je me souviens que le bâtiment est en travaux. Je lui propose un atelier de gym classique que j’ai élaboré à partir de mes études d’anatomie, de physiologie. Il me propose d’essayer deux cours par semaine.

« Au début on est trois-quatre femmes, puis d’année en année ça augmente, jusqu’à douze cours par semaine d’environ quinze personnes. On pratique au troisième, dans une salle qui sert à tout, donc il faut à chaque fois passer l’aspirateur. Mais pour l’achat de matériel, avec Luc c’est oui tout de suite. Tu te sens portée, car il est entreprenant, il arrive toujours à trouver les budgets, et la MJC devient très réputée, ils sont pionniers sur beaucoup de choses, mis en avant par la Fédération. Le président Raymond Cirio s’investit, lui, dans le club théâtre, et leur duo fonctionne très bien. »

Aurélie Poyau, qui sera la maire adjointe de Gérard Fromm après le retour de la gauche au pouvoir en 2009, tient aussi à témoigner de cet heureux casting : « Raymond c’était mon prof au lycée, quelqu’un de passionné et passionnant. Il animait l’option théâtre, nous emmenait voir des pièces jusqu’à Marseille. On prenait le train le mercredi matin et on remontait le soir, avec le dernier train. Neuf heures de transports pour trois heures de spectacle, mais que des super-souvenirs. Il attirait les jeunes à la MJC, c’était une des portes d’entrée. »

Dans cette première moitié des années 90, nous développons beaucoup de nouvelles activités. Par exemple la « Galerie du 35 », du nom de notre adresse au 35 rue Pasteur, qui toutes les trois semaines va proposer des vernissages d’artistes locaux qui étaient le prétexte à de belles soirées. Ce n’est que bien après que se créera à Briançon une galerie d’art au sein de l’hôpital, puis une autre à la fondation Seltzer et maintenant le Centre d’art contemporain, mais à l’époque il n’y a que nous. On organise ça sans le moindre budget, pour un public qui ne serait jamais allé à une expo ailleurs, et il y a toujours une chouette ambiance avec tous les Rembrandt du coin.

Dans les années 90, notre bourgeoisie briançonnaise n’a donc aucun problème à voir tout l’intérêt de l’associatif, et elle participe même aux événements qu’on organise. Comment se fait-il alors que trente ans plus tard ce ne soit plus le cas avec le nouveau maire ? Que s’est-il passé entre-temps ? On en parle à Olivier Antoyé, le bras droit de Luc toutes les dernières années, et un de nos meilleurs animateurs : « Pour quelqu’un comme Arnaud Murgia, le modèle associatif est révolu. Il nous l’a dit clairement d’ailleurs : tout cet argent public ne peut pas être confié à des associations. Pour lui on n’est pas sérieux, pas légitimes. »

Évidemment, pour Luc, Olivier ou Daniel, cette position semble aberrante, injustifiable. Mais si on tente de se glisser dans les pantoufles vernies du nouveau maire, on comprendra de l’intérieur que cette idée de confier de l’argent public à des quidams ne va pas de soi. Qu’un maire considère les associations comme des concurrents des services municipaux n’est en réalité pas si surprenant.

Mon écrivain Tchoa, qui est de la même génération que Murgia, me racontait qu’il avait longtemps utilisé le cadre associatif pour développer des projets culturels, mais sans avoir conscience de ce que signifiait l’associatif, avec sa loi, ses règles, son fonctionnement. Il lui fallait un président et un trésorier pour créer ses fanzines, mais il agissait en petit patron, car personne n’avait pris le temps de lui expliquer concrètement l’intérêt de ce cadre. L’idée même de s’associer lui était étrangère : ses expériences familiales et humaines l’avaient persuadé que la vie est une épreuve solitaire qui consiste à passer des examens pour avoir des diplômes et ensuite un travail plus ou moins choisi ou pénible en fonction des résultats. S’associer n’entraîne pas dans l’équation. Pour notre Arnaud municipal comme pour notre écrivain, la seule solution était de faire carrière, soit dans le privé soit dans le public, pour le marché ou pour l’État, sans que ce troisième terme qu’est l’associatif soit même évoqué.

Par exemple le maire est certainement convaincu, comme le Tchoa me disait l’avoir longtemps été, que les réunions sont une des pires choses sur terre que l’être humain doit subir, une perte de temps sèche, voire presque une idiotie.

Faut-il nous blâmer de n’avoir pas laissé la place aux jeunes, d’avoir trop occupé le terrain ? Est-ce que la nouvelle génération, censée reprendre le flambeau, était réellement prête à s’investir autant, à donner son temps et son énergie au fonctionnement d’une structure de cette ampleur, avec mon type de pedigree ?

A. Fantoni : « Je pense que Daniel et les autres auraient aimé passer la main, mais que le renouvellement dans les CA n’est pas aisé, et c’est aussi un fait de société que dans les associations aujourd’hui il y a bien moins de militants. Au Comptoir des Assos on a du mal à trouver des gens qui portent des idées, qui osent questionner les choix de la collectivité et ne pas être d’accord avec tout. »

Daniel Gilbert, qui après les derniers licenciements en juillet 2023 et la mise en liquidation est toujours à l’heure actuelle, c’est-à-dire en octobre 2025, en attente d’un jugement pour clore l’activité de l’association, insiste lui aussi sur ce point : « Le renouvellement du CA, depuis que j’y suis, a toujours été difficile. C’est répulsif pour des jeunes de voir la charge de travail et les compétences que réclament ces postes de bénévoles. Ils arrivent à s’engager en réaction à quelque chose qui les touche ou les choque, comme un festival de musique ou la cause des migrants, mais la gestion d’une association, qui va demander du temps de réunion, de présence, de paperasse, ne leur fait pas envie. En plus ils pensent qu’ils ne savent pas faire et en vrai ils n’ont pas tort, car c’est de plus en plus compliqué.

Avec l’installation des exilés, qu’on appelle à l’époque les « migrants », dans l’ancienne caserne de CRS vétuste attenante au 35 rue Pasteur, ma vie quotidienne se trouve bouleversée. Mes adhérents briançonnais prennent peur, ils n’ont pas l’habitude de voir autant de Noirs d’un coup. En interne c’est aussi pour nous une charge de travail en plus.

K. Moreau : « Avec cette nouvelle activité je n’avais plus le temps de traiter les demandes d’asile, et mes habitués m’ont reproché de les délaisser. Les subventions de la préfecture ont été bloquées et c’était clairement notre service qui était visé et menaçait les postes

de tout le monde. On a donc décidé d'arrêter l'accompagnement aux migrants, et j'ai repris mon activité d'avant. Mais tous les bénévoles avec lesquels j'avais l'habitude de travailler sont partis au Refuge Solidaire, et l'ambiance à la MJC a changé.

« L'arrivée des migrants pour moi a été un révélateur. Luc et Daniel je les ai vraiment découverts, et j'ai été fier de travailler avec eux. Mais j'ai aussi commencé à avoir honte de certains collègues, qui ont montré du ressentiment vis-à-vis de la MAPEmonde et de l'investissement de Luc dans son accueil inconditionnel aux plus démunis. Mon amour pour la MJC s'est effrité. C'est vrai que les migrants prenaient beaucoup de place, et que des fois le hall d'entrée était crade. Je parlais du principe que l'urgence était de les mettre à l'abri, peu importe la gêne occasionnée, mais certaines familles n'osaient plus entrer dans la MJC, la situation s'est tendue. »

Karine, Luc et les autres se démenaient et en même temps j'en entendais penser tout haut que notre aide aux exilés était une manière de les victimiser pour faire de nous des héros, des sauveurs, plutôt que de les laisser se confronter à leurs difficultés. Que notre travail d'assistance leur faisait plus de mal que de bien, et qu'au final les associations de gauchistes comme la nôtre, qui ont pitié de tout ce qui bouge, ne rendent service à personne. Que la vraie charité c'est de laisser chacun suivre son destin en arrêtant de proposer aux autres des cadres infantilisans nés de nos mauvaises consciences.